

NOTES DE LECTURE

« *CONTES ET IDENTITÉS CULTURELLES* »

*Pourquoi le conte
à l'école ?*

par Alain Seksig

Lors de la journée d'étude organisée par La Joie par les livres sur le thème « Contes et identités culturelles »¹ Alain Seksig était intervenu pour proposer, à partir de sa longue expérience, une réflexion sur les enjeux de la pratique du conte à l'école, et notamment sur les objectifs et les méthodes d'un travail, à partir du conte, avec les enfants d'origine étrangère. À l'occasion de la parution du livre de Nadine Decourt et Michelle Raynaud « Contes et diversité des cultures : le jeu du même et de l'autre » qui s'inscrit dans une démarche comparable, nous lui avons demandé, non seulement de présenter et d'analyser l'ouvrage, mais aussi de s'appuyer sur le rappel des principaux axes de son intervention pour en éclairer le contexte. Nous souhaitons ainsi permettre à tous ceux qui s'intéressent à ces questions de réfléchir à la fois sur le « comment » et le « pourquoi » du conte à l'école.*

« **I** l était une fois se décline en toutes langues », nous rappelle opportunément le livre très riche, documenté, argumenté, écrit par Nadine Decourt et Michelle Raynaud.

Basé sur l'expérience déjà ancienne d'une institutrice en ZEP et d'une formatrice en IUFM « confrontées à une urgence : imaginer un enseignement adapté à des classes pluriculturelles, éminemment sensibles », l'ouvrage foisonne de propositions. Véritables fiches pédagogiques à l'appui, étayées par une impressionnante bibliographie sélective de contes, ces propositions sont « représentatives d'une démarche : jeu de la variante, exploration du même et de l'autre, travail de décentrement obligeant à des allers-retours entre théories et pratiques ». Instituant le conte comme créateur de lien social et « outil privilégié de médiation entre une culture scolaire et des cultures issues de l'immigration », les deux auteurs proposent par le biais d'un travail constamment placé sous le signe de la comparaison active, une réflexion sur l'apport des contes à la formation et l'affirmation des identités culturelles des plus jeunes. Il est vrai que la corrélation saute aux yeux, même si, nous le verrons plus loin, elle est loin d'être évidente.

S'il s'est toujours trouvé des enseignants - et notamment des instituteurs et des institutrices - pour raconter des histoires à leurs élèves, c'est bien au cours des années 70-80 que nous avons assisté à un

1. Cf. *La Revue des livres pour enfants*, n°187.

* Alain Seksig est directeur d'école dans le XX^e arrondissement de Paris et membre de la rédaction de la revue *Hommes et Migrations*.

véritable regain d'intérêt pour le conte à l'école en même temps que s'affirmait institutionnellement le souci de la scolarité des enfants d'origine étrangère.

Dans les classes d'initiation au français pour élèves non-francophones, on a ainsi rapidement préconisé le recours au conte traditionnel pour faciliter la transition entre le pays d'origine et le pays d'accueil. Dans les classes du cursus ordinaire composées en partie d'enfants d'origine étrangère, l'utilisation et la pratique du conte sont également encouragées en ce qu'elles devraient participer de la reconnaissance et de la valorisation de cultures différentes. Sans doute la pratique du conte était-elle à ce point tombée en désuétude dans notre pays qu'on ne l'imaginait plus vivante qu'ailleurs...

Dans les organismes de formation d'enseignants que sont les CEFISEM - centres de formation et d'information pour la scolarisation des enfants de migrants - on a organisé des stages sur « conte et identité culturelle », « conte et rencontre des cultures », etc. Il est remarquable de constater qu'en plus d'une académie (Nadine Decourt en est le meilleur exemple à Lyon), ce sont des formateurs des CEFISEM qui, les premiers, ont organisé des stages de formation autour du conte et non les professeurs d'École Normale « ordinaires » (aujourd'hui devenus IUFM).

J'étais moi-même formateur au CEFISEM de Paris lorsque nous organisons, au début des années 80, ce genre de stages et deux années de suite une journée intitulée « le conte à l'école, à l'école du conte ». Mais une fréquentation assidue d'une part des contes - et de nombreux conteurs et conteuses des plus talentueux -, d'autre part de l'école, - notamment des classes et des élèves des quartiers populaires de la capitale -, m'a conduit à penser que le principal intérêt du conte à l'école ne réside pas tant dans sa capacité à forger ou révéler l'identité culturelle des élèves qui l'écoutent qu'à contribuer, à son modeste niveau, à l'intégration de tous à un monde commun : celui d'une exploration de l'expérience des hommes, revisitée par l'imaginaire, et de leur infini questionnement sur les problèmes auxquels ils se sont toujours affrontés dans l'histoire et aux quatre coins du monde. Sujets d'interrogation et d'inquiétude universelles : la vie, la mort, l'amour, le pouvoir, le savoir, la justice... Outre ces sujets d'interrogation et d'inquiétude légitimes, la pratique du conte dans une classe ouvre également au monde commun de l'écoute réciproque, de la connaissance et de la reconnaissance mutuelle : ce que met bien en évidence l'éclairage apporté par l'ouvrage de Nadine Decourt et Michelle Raynaud, puisqu'il montre, à travers des exemples précis et facilement accessibles, à quelles prises de



NOTES DE LECTURE

*Nadine Decourt et
Michelle Raynaud :
Contes et diversité
des cultures ;
le jeu du même et
de l'autre,
CRDP de
l'Académie de Lyon,
collection Argos
Démarches,
200 p., 95 F*

NOTES DE LECTURE

conscience le travail de comparaison des variantes peut conduire les enfants.

Même s'il s'origine dans un contexte social, culturel, historique précis, et contrairement à ce qu'on a longtemps pu prétendre, le conte n'est pas nécessairement représentatif d'une culture en particulier. Bien sûr nous avons coutume de nommer l'origine des contes et même de leur conférer une manière de nationalité en parlant de « contes chinois », « herbères », « yiddishs », etc. Cela ne pose évidemment aucun problème même s'il serait finalement plus juste d'indiquer simplement lorsque nous les présentons qu'il s'agit là de « contes qui nous viennent de Chine », ou de telle ou telle région du monde. Ainsi, nous souvenant de Goethe qui découvrait avec délice et étonnement que le roman d'un auteur chinois, qu'il venait de lire ne comportait aucune caractéristique « exotique » particulière, parlait de « littérature mondiale », nous pourrions d'abord évoquer le patrimoine mondial des contes. En général d'ailleurs, les conteurs ne s'y trompent pas qui évitent de se cantonner à un répertoire géographiquement déterminé et aiment justement voyager d'une histoire à une autre quelle qu'en soit la provenance.

Mais ce qui avant tout peut faire problème, c'est de s'imaginer que les contes peuvent contribuer à constituer l'identité culturelle des individus qui les écoutent et qu'on doit, notamment en classe, donner des contes relatifs aux différentes cultures aux enfants censés les représenter. Cela peut d'autant plus faire problème qu'il faut bien admettre, en toute logique, que l'identité d'un individu, plus encore d'un enfant en situation scolaire, n'est pas réductible à sa culture d'origine ou supposée telle. Ne nous y trompons pas en effet, les parents maliens par exemple ne souhaitent pas nécessairement qu'on raconte des contes africains à leurs enfants, à l'école. C'est qu'ils savent, parfois d'expérience, que le risque n'est jamais loin de verser dans une représentation folklorisée et dévalorisante des autres cultures, même lorsque le souci de les offrir en partage est porté par de nobles sentiments ; y compris donc dans une salle de classe. Là, l'identification culturelle et la reconnaissance des différences peuvent évidemment fonctionner à travers le conte, comme au moyen d'autres supports, mais elles s'opéreront d'autant mieux qu'on n'y insistera pas. Si elles ne sont pas conçues comme une visée essentielle de la pratique des contes dans la classe, la reconnaissance et l'identification culturelles peuvent en constituer un bénéfice secondaire non négligeable, être données « de surcroît », comme un clin d'œil, à travers les noms de villes ou de villages par exemple, le nom des fleuves ou encore le prénom de personnages plus que par les situations présentées.

C'est certainement ainsi, en passant, incidemment, que la reconnaissance peut le plus efficacement s'opérer pour un enfant écoutant, en classe, une histoire qui nous vient de sa région ou de son pays d'origine. Le regretté sociologue Abdelmalek Sayad ne disait pas, me semble-t-il, autre chose lorsqu'évoquant l'intégration des immigrés il écrivait : « L'intégration est le résultat de moyens entrepris à d'autres fins ».

Au vrai, sans doute peut-on faire un usage savant des contes et les rapporter aux contextes historiques et sociaux qui les ont vu naître et se transmettre mais ce n'est certainement pas en cela que consiste leur intérêt principal à l'école.

À l'école, avant tout, le conte rassemble. D'abord physiquement : pour l'entendre, un groupe d'élèves est rassemblé. Bref, démonstratif, il contient une morale (ainsi que l'énonce André-Marcel D'Ans), le conte est un matériau dont la simplicité - voire une certaine naïveté des personnages - convient parfaitement à la classe et à ses fins. Utile contrepoint à la prégnance des images dans notre monde quotidien, il peut aider, par le seul fait qu'il est dit, à la mise en place du langage chez l'enfant.

Dit, le conte est écouté ; et ce n'est pas la moindre de ses qualités que de favoriser la capacité d'écoute de ceux à qui il s'adresse, en même temps que leur aptitude à rêver, à voyager, à imaginer.

Capacité d'écoute individuelle mais aussi et peut-être surtout collective, mutuelle. Il y a, à n'en pas douter, du collectif en acte dans l'écoute d'un conte, ne serait-ce que par la qualité de silence et d'attention que cela requiert.

Ce silence, cette écoute que le conte appelle, permettent, tout particulièrement dans l'espace de la classe, une autre appréhension du temps.

Dans le monde si agité que nous connaissons, le fait de prendre le temps de dire une histoire, de l'écouter, confère à la lenteur un statut positif qu'on ne lui connaît plus guère nulle part, y compris à l'école où pourtant, elle devrait, par définition, s'imposer.

En cela aussi le temps du conte est différent de celui si rapide, aujourd'hui, des images. Non d'ailleurs des images en elles-mêmes - et il est souvent plaisant de pouvoir retrouver dans des livres généralement bien illustrés les contes entendus : intérêt ainsi renouvelé à la lecture - mais du défilement accéléré et quasi incessant des images, notoirement bien sûr, à la télévision.

Moment de lenteur retrouvée et pleinement employée, le temps du conte est aussi celui pendant lequel de la magie s'opère. Moment du conte, moment magique. Là encore, il n'est pas indifférent que cette



NOTES DE LECTURE

NOTES DE LECTURE

magie advienne par le seul fait de la parole. Contre toutes les dérives communicationnelles à l'œuvre dans notre société - et qui finissent par atteindre également l'école -, le conte, par la parole et la conversation, est aussi vecteur de transmission.

En cela, l'usage du conte à l'école répond à l'une des raisons d'être majeures de l'institution : l'interrogation et la compréhension, la mémoire du passé.

Muriel Bloch, grande conteuse devant l'Éternel et qui vint à plusieurs reprises dans mon école, aime à citer ce propos d'Isaac Bashevis Singer tiré de « Naftali le conteur » : « Nous serons amis vous et moi et nous nous raconterons toutes sortes d'histoires. Qu'est-ce que la vie au fond ? Nous ignorons ce que l'avenir nous réserve. Le présent ne dure pas et le passé est une très longue histoire. Ceux qui ne racontent pas d'histoires et n'en écoutent pas non plus, ne vivent que pour l'instant présent et cela n'est pas assez ».

À ceux qui s'interrogeraient sur le bien-fondé de la pratique du conte à l'école (pratique au demeurant maîtrisée car il ne s'agit pas de ne faire que cela...), Isaac Bashevis Singer donne cette belle réponse. Et en effet, à défaut de favoriser la constitution et l'expression d'identités culturelles singulières, le conte, en instituant l'écoute collective, l'intercompréhension mutuelle, la réflexion sur de grandes questions relatives au sens de l'existence, la transmission de parcelles dynamisantes du patrimoine culturel commun de l'humanité, en contribuant à redonner sa juste place à la lenteur, le conte, donc, mérite, à l'école, une attention et une place particulières.

Face aux immenses questions qui l'assaillent, aux doutes qu'elle suscite et qui la travaillent aussi de l'intérieur, l'école, si elle peut beaucoup, ne peut pas tout. Non plus que le conte, s'entend. Mais il arrive parfois qu'ensemble, ils fassent de petits miracles.

Même si on peut toujours en discuter certaines conclusions, c'est aussi pour son parti pris d'optimisme que le livre de Nadine Decourt et Michelle Raynaud vaut d'être lu.

Alain Seksig